

Enjeux socio-économiques de l'hévéaculture et risque d'insécurité alimentaire en pays Odjukru dans la région de Dabou (Côte d'Ivoire)

M.S. Akmel^{1*}

Keywords: Rubber production- Stake- Health risk- Environmental problem- Food insecurity- Dialectic- Côte d'Ivoire

Résumé

L'objectif de l'étude est de comprendre les raisons liées à l'hévéaculture et d'en analyser les problèmes sanitaires et environnementaux. Diverses plantations sont observées à Aklodj, Dibrm, Lôkp. Notre étude à la fois qualitative et quantitative expose les résultats du terrain. Il s'agit de l'importance économique (source de revenus) et de la valeur socioculturelle de l'hévéaculture (intégration sociale, cérémonie). Cet intéressement a occasionné des problèmes de santé (maladies). Mais il constitue également un facteur de dégradation de l'environnement et un risque d'insécurité alimentaire. Une critique de la politique économique s'impose pour prévenir les problèmes environnementaux et l'insécurité alimentaire.

Summary

Socio-economical Importance of Rubber Production and Food Insecurity in Odjukru, Region of Dabou (Côte d'Ivoire)

This study tries to understand the reasons why rubber is produced in Odjukru and analyzes the related health and environmental problems. Several plantations were examined, particularly at Aklodj, Dibrm and Lôkp. This study, both qualitative and quantitative, presents the results of the field survey. It deals with the economic importance (source of income) and sociocultural value (social integration, ceremony) of the rubber production, which has also caused health risks and environmental problems. Therefore, a critical assessment of the economical development policy is essential to prevent environmental problems and food insecurity.

¹Université Alassane Ouattara, UFR-Communication, Milieu et Société, Département d'Anthropologie et de Sociologie, Bouaké, Côte d'Ivoire.

*Auteur correspondant: Email: melessovsky@yahoo.fr

Introduction

Cet article s'inscrit dans la thématique «systèmes agraires, sécurité alimentaire et gestion de l'espace». Il s'intéresse aux problèmes sanitaires et environnementaux liés à l'exploitation hévéicole, plus particulièrement la sécurité alimentaire en pays Oujukru. La revue documentaire et l'observation de la réalité montrent l'importance de l'agriculture en Afrique subsaharienne, car elle représente dans nombre de pays, une part considérable du produit intérieur brut. La Côte d'Ivoire n'est pas épargnée. En effet, au lendemain des indépendances, elle s'est engagée dans une exploitation extensive du café et du cacao. Entre 1960 et 1970, une croissance économique sensible est observée. Selon Abdoulaye (1), le produit intérieur brut du secteur primaire est passé de 1220.000.000 FF à 2253.720.000 FF. En 2013, le pays est le premier producteur mondial de cacao, avec une production estimée à plus d'1,3 million de tonnes et le septième, pour ce qui est du café. Pour la FAO (8), ces deux produits ont généré plus de 50% des recettes d'exportation et constituent 15% du PIB ivoirien. Mais, la primauté accordée au binôme café-cacao a fragilisé l'économie, à cause de la baisse des prix sur le marché international. En vue de contourner la chute des cours mondiaux, la diversification des produits est apparue comme une solution possible. Tel est le cas de l'hévéaculture. Si le premier projet d'introduction de la plante en Côte d'Ivoire remonte à 1968, le dernier se situe entre 1988 et 1990. La production en 2000 est estimée à 100000 tonnes, puis 200000 tonnes en 2007 et 310000 tonnes en 2011, soutient Ruf (18).

Face aux conditions de vie précaires, les populations particulièrement celles des zones rurales se sont engagées dans cette activité. Kramo (12) affirme à cet effet que la croissance ivoirienne n'est pas assez inclusive. Aujourd'hui, près de la moitié de la population est en situation de pauvreté, c'est quasiment cinq fois plus qu'en 1985. Depuis 2012, la pauvreté baisse d'à peine 0,3% pour chaque point de croissance gagné. C'est trop faible. Tant que les fruits de la croissance ne seront pas partagés, les pauvres continueront à rester pauvres.

À l'instar d'autres cultures, l'exploitation hévéicole en Côte d'Ivoire est confrontée à des difficultés d'ordre économique, sanitaire et environnemental. Cet article s'inscrit dans la thématique «systèmes agraires, sécurité alimentaire et gestion de l'espace». Il s'intéresse aux problèmes sanitaires et environnementaux liés à l'exploitation hévéicole, plus particulièrement la sécurité alimentaire en pays Oujukru. La revue documentaire et l'observation de la réalité montrent l'importance de l'agriculture en Afrique subsaharienne, car elle représente dans nombre de pays, une part considérable du produit intérieur brut. La Côte d'Ivoire n'est pas épargnée. En effet, au lendemain des indépendances, elle s'est

engagée dans une exploitation extensive du café et du cacao. Entre 1960 et 1970, une croissance économique sensible est observée. Selon Abdoulaye (1), le produit intérieur brut du secteur primaire est passé de 1220.000.000 FF à 2253.720.000 FF. En 2013, le pays est le premier producteur mondial de cacao, avec une production estimée à plus d'1,3 million de tonnes et le septième, pour ce qui est du café. Pour la FAO (8), ces deux produits ont généré plus de 50% des recettes d'exportation et constituent 15% du PIB ivoirien. Mais, la primauté accordée au binôme café-cacao a fragilisé l'économie, à cause de la baisse des prix sur le marché international. En vue de contourner la chute des cours mondiaux, la diversification des produits est apparue comme une solution possible. Tel est le cas de l'hévéaculture. Si le premier projet d'introduction de la plante en Côte d'Ivoire remonte à 1968, le dernier se situe entre 1988 et 1990. La production en 2000 est estimée à 100000 tonnes, puis 200000 tonnes en 2007 et 310000 tonnes en 2011, soutient Ruf (18).

Face aux conditions de vie précaires, les populations particulièrement celles des zones rurales se sont engagées dans cette activité. Kramo (12) affirme à cet effet que la croissance ivoirienne n'est pas assez inclusive. Aujourd'hui, près de la moitié de la population est en situation de pauvreté, c'est quasiment cinq fois plus qu'en 1985. Depuis 2012, la pauvreté baisse d'à peine 0,3 % pour chaque point de croissance gagné. C'est trop faible. Tant que les fruits de la croissance ne seront pas partagés, les pauvres continueront à rester pauvres.

Oujukru est également concerné, car nombreux sont les planteurs qui sont impliqués dans la production. Si donc l'hévéaculture rime avec différents problèmes, les localités rurales qui vivent de cette activité n'y sont pas exclues. C'est dans ce contexte que nous portons particulièrement notre regard sur le Lodjukru, pays fortement marqué par:

- une dissémination de la culture. Source de revenus, l'activité a amélioré les conditions de vie des producteurs, le changement de statut social et la pérennisation des institutions sociales;

- les problèmes sanitaires et environnementaux. L'hévéaculture a négativement affecté la santé des populations. L'activité a aussi réduit sensiblement les espaces arables réservés aux cultures vivrières dont le manioc, ce qui soulève la question de la sécurité alimentaire. De ces constats découle une série de problèmes: «Comment l'exploitation hévéicole, activité importante a-t-elle occasionné des problèmes sanitaires et environnementaux, qui menacent la sécurité alimentaire en pays Oujukru?»

À cette question principale sont rattachées celles qui sont secondaires:

-Quels sont les facteurs qui motivent les populations à cultiver de l'hévéa?

-Comment les problèmes sanitaires et environnementaux menacent-ils la sécurité alimentaire chez les Odjukru?

Bref, le problème ayant retenu notre attention et faisant l'objet de la présente étude, concerne particulièrement la sécurité alimentaire. Partout dans les villages, les populations sont confrontées à la réduction sensible des terres réservées aux cultures vivrières, la baisse de la production de l'attiéké, semoule dérivée du manioc, nourriture de base. En vue de cerner ce problème, nous avons formulé une thèse selon laquelle: L'exploitation hévéicole est une activité essentielle risquée chez les Odjukru. L'objectif de l'étude est de comprendre les raisons liées à la culture et d'analyser les problèmes sanitaires et environnementaux, plus particulièrement l'insécurité alimentaire.

Matériel et Méthodes

Site de l'étude

Notre site d'enquête est le Lodjukru (région de Dabou), qui intègre un vaste ensemble régional dénommé: basse-Côte d'Ivoire. Cette localité comprend 148874 habitants et couvre 2260 km² (INS)¹. Les trois villages retenus sont: Aklodj (3512 habitants), Dibrm (4250 habitants), Lokp (6130 habitants). Le choix de ces localités est lié à la dissémination de l'hévéaculture, la réduction sensible des superficies des cultures vivrières, la baisse de la production du manioc et de l'attiéké.

Collecte et analyse des données

Les personnes concernées par l'étude sont essentiellement des producteurs (hévéa, manioc), mais aussi les responsables de structures. Nous avons procédé à un choix raisonné des enquêtés, puisqu'il est question de cibler les personnes ressources, à même de nous instruire. À cela s'est ajoutée la disponibilité des individus, certains ayant refusé de se prêter aux questions. 120 enquêtés, hommes et femmes sont retenus pour l'étude. Le focus group, l'entretien semi-directif et le questionnaire sont mobilisés pour recueillir les informations. L'approfondissement et l'analyse des données a nécessité la théorie fonctionnaliste, pour justifier l'exploitation hévéicole dans le Lodjukru. L'analyse dialectique a révélé les contradictions liées à l'hévéaculture, d'où l'importance de la communication pour le changement de comportement.

La méthode comparative a montré les ressemblances entre les maladies liées aux activités agricoles d'une part; la réduction des superficies des cultures vivrières d'autre part. L'étude s'articule autour de deux parties.

La première cherche à comprendre les raisons qui motivent l'exploitation de l'hévéa en Lodjukru. La seconde identifie les risques sanitaires et analyse les problèmes environnementaux et le risque d'insécurité alimentaire chez les populations.

Résultats

Enjeux de l'hévéaculture en pays Odjukru

Le présent chapitre tente de comprendre les déterminants liés à cette culture. Pour y arriver, nous avons demandé aux enquêtés: «Pourquoi cultivez-vous cette plante»? Voici quelques unes des réponses:

La culture de l'hévéa procure beaucoup d'argent. Chaque mois, je reçois de l'argent comme un fonctionnaire. Avec ça, je fais mes projets. Je suis entrain de construire une maison moderne. J'ai acheté un terrain à Dabou. Même si les prix ne sont pas élevés aujourd'hui, j'arrive à m'en sortir. Je préfère planter encore de l'hévéa qu'une autre culture, parce que ça rapporte. Au début, j'ai négligé l'hévéaculture. Mais j'ai compris que c'est la culture de l'avenir. J'ai défriché des hectares et gardé une portion pour faire le manioc. Avec ce que je gagne de l'hévéa, je ne me plains pas. J'arrive à subvenir aux besoins de la petite famille. J'ai payé des pagnes, des bijoux, des cannes pour les fêtes de génération.² On ne peut pas aujourd'hui comparer l'hévéa au cacao, au café ou au palmier à huile. Autrefois, ces cultures ont fait les beaux jours dans la région. De belles maisons sont construites. Aujourd'hui, les revenus ne sont pas suffisants pour entreprendre un projet. Avec des revenus biannuels, que pouvez-vous faire? Voilà pourquoi j'ai abattu ma plantation de cacaoyer sans me soucier³.

Ces propos qui situent les enjeux montrent que l'activité est essentielle en pays Odjukru.

Importance économique de l'hévéaculture

L'exploitation hévéicole est source de richesse, car elle procure des revenus substantiels aux producteurs. Sur 120 personnes interrogées, 100 individus, environ 83% affirment gagner suffisamment d'argent. Ces enquêtés confirment:

Le travail de l'hévéa, c'est l'argent en vitesse. Quand le kilogramme était à mille (1.000) FCFA, je gagnais beaucoup dans le mois. Je faisais une demi-tonne (500 kg) l'hectare. J'en ai six bien comptés, faites le calcul.

¹Institut National des Statistiques

²Planteur à Dibrm.

³Planteur à Aklodj.

⁴Planteur à Aklodj.

Au bas mot, je me retrouvais avec trois millions (3.000.000) FCFA. Malgré la chute du prix du latex, rien ne peut remplacer l'hévéaculture.⁴ Hier, le manioc et le palmier traditionnel ont fait les beaux jours dans les villages. Le cacao et le café sont venus après. Les parents se sont enrichis. Aujourd'hui, c'est au tour du palmier sélectionné et l'hévéaculture. Cette dernière apporte de l'argent chaque mois. Beaucoup de personnes sont engagées dans cette activité, parce qu'elles ne regrettent pas leur reconversion dans cette culture⁵. Je suis heureuse, parce que les hommes ne peuvent pas faire le malin sur moi. Je suis autonome. Je ne tends pas la main à mon mari, puisque j'ai une plantation d'hévéas, environ cinq hectares. Avec ça, je ne me plains pas. Quand il a des soucis je le soutiens et c'est normal, parce que c'est mon époux. Nous avons des enfants que nous devons élever. J'ai très vite compris. Mon père m'a donné un lopin de terre que j'ai mis en valeur. Quand le prix était élevé, j'avais eu beaucoup d'argent. Avant, quand les gens parlaient de millions, j'avais envie de voir ce qu'on appelle million. Aujourd'hui le million est devenu banal, parce que chaque mois avec mes 5 hectares, je manipule l'argent. En tout cas, je ne fais pas pitié. Je fais plutôt envie. Plusieurs personnes viennent souvent me voir pour leur prêter de l'argent. Je le fais avec plaisir, car c'est pour moi un devoir. En tout cas, l'hévéaculture a beaucoup changé ma vie⁶. Si l'activité est source de richesse, elle intervient aussi dans la vie quotidienne des Odjukru.

Importance socioculturelle de l'hévéaculture

Au travers des revenus, l'activité joue un rôle au niveau socioculturel. Ces enquêtes confirment: L'argent que je gagne me permet de subvenir aux besoins de ma famille. Je m'occupe de la nourriture, des frais de scolarité, des factures d'eau, d'électricité. Je paie les ordonnances sans souci en cas de maladie. J'ai également pris un terrain à Dabou, où je suis entrain de construire. Mais ce n'est pas encore terminé, je construis une maison moderne au village pour recevoir mes amis. Je suis entrain de réussir mon pari.⁷ Quand tu n'as pas d'argent, on ne te prend pas au sérieux. Pendant les réunions de famille, lorsque tu n'es pas assis financièrement, on prend les décisions sans ton consentement. Voilà pourquoi j'ai compris qu'il faut travailler fort pour se faire respecter. Au début c'était dur. Mais il fallait s'accrocher, et c'est ce que j'ai fait. Je prends aujourd'hui soin de ma petite famille, grâce à l'argent de l'hévéa. Le cacao, le palmier à huile, le café ne peuvent égaler cette culture.

⁵Planteur à Aklodj.

⁶Planteur à Dibrm.

⁷Planteur à Lokp.

⁸Planteur à Dibrm.

⁹Planteur à Lokp.

¹⁰Planteur à Dibrm.

¹¹Planteur à Lokp.

¹²Planteur à Lokp.

En tout cas, les jeunes s'en sortent et sont bien vus dans la société⁸.

Avec l'argent du palmier traditionnel, du cacao et le café, le village s'est développé. Le prix n'était pas aussi élevé. La production du café et du cacao n'était pas mensuelle, mais il y a eu des maisons à étages, ce qui a permis le développement du village.

Les parents ont donc payé des vêtements pour les fêtes de générations. Il y a des pagnes de qualité, des parures de luxe, des bijoux, des cannes. Aujourd'hui, avec ce que je gagne, j'investis dans les habits. J'ai des cantines de pagnes kita, des chapeaux en argent et en or. Chaque fois qu'il y a les fêtes de générations, les parents viennent s'en procurer. Cela montre aussi la puissance financière de la famille ou du lignage. C'est à partir des revenus de l'hévéa que j'ai réussi à augmenter le patrimoine vestimentaire⁹.

Moi, je remercie Dieu parce que j'ai vite compris. Au départ mes amis se moquaient de moi, mais j'ai été persévérant. Aujourd'hui avec les dix mois de revenus, j'ai de l'argent qu'il faut pour résoudre les problèmes quotidiens. J'ai quatre enfants qui vont à l'école à Dabou. Deux sont dans des collèges privés. Leur scolarité est élevée, mais je m'acquitte des frais de scolarité sans problème. J'ai même payé pour qu'un véhicule les transporte. Je veux qu'ils ne manquent de rien pour bien étudier à l'école.¹⁰ Ces propos justifient la valeur socioculturelle de l'hévéaculture en Lodjukru. Malgré cette importance, l'activité a occasionné des situations d'inconfort.

contraintes liées à l'hévéaculture

Ce chapitre analyse les problèmes sanitaires et environnementaux. Pour y parvenir, nous avons demandé aux enquêtés: «Quelles sont les difficultés engendrées par la culture»? Voici quelques unes des réponses :

Les difficultés rencontrées dans le travail de l'hévéa sont nombreuses. Il y a beaucoup de risques. Pendant le désherbage, on est exposé à des blessures occasionnées surtout par les machettes. Il y a aussi des maladies. Pour extraire le latex, il faut souffrir chaque fois, parce qu'il faut soulever la tête, pendant des heures, cela fatigue trop le corps. La sève de l'hévéa est dangereuse. Il faut éviter le contact avec les yeux¹¹.

Pour accroître la production, on utilise un produit chimique de couleur rouge (simulation). C'est vrai, ça fait couler le latex quand on saigne le bois. Cependant, le produit qu'il contient et qui est inspiré peut occasionner des problèmes de respiration.

Plusieurs fois, j'ai toussé, puisque fréquemment je saigne le bois d'hévéa. Le travail est vraiment à risques, même s'il nous procure de l'argent.¹² Il est vrai que l'hévéaculture procure des sommes d'argent substantielles, mais il faut faire très attention. Quand vous traversez les villages, vous constatez que tout est presque hévéaculture. Le cacao existe, mais quelle est sa valeur ? Il ne représente plus rien. Pour le café, ça ne vaut pas la peine d'en parler. Même si les palmeraies sélectionnées, surtout les plantations industrielles sont visibles sur plusieurs hectares, mais l'hévéaculture me semble plus adoptée que le palmier. Les prix poussent les populations à cette activité. L'hévéaculture avale des espaces et cela doit attirer notre attention.¹³ Aujourd'hui, tout le monde s'investit dans l'hévéaculture. Personne ne pense à demain. Les forêts qui faisaient la fierté de certains villages n'existent pratiquement plus. Ce qui importe, c'est comment s'enrichir. Des hectares et des hectares réservés aux cultures vivrières se sont effrités au profit de l'hévéaculture. Dans dix ou quinze ans, qu'est ce qui nous est réservé? Aurons-nous suffisamment d'espace pour planter le manioc, nourriture de base de la localité? Déjà, les femmes d'Aklodj se déplacent pour se rendre dans certains villages de Divo pour se procurer les racines tubéreuses. Hier, c'étaient les femmes de Dibrm qui se rendaient à Aklodj. Aujourd'hui la tendance est inversée. Cela suppose qu'il y a un risque réel, qu'il convient de considérer. En clair, il faut craindre l'insécurité alimentaire. Des dispositions doivent être prises pour parer au plus pressé¹⁴.

Ces propos confirment l'existence effective de contraintes liées à la culture de l'hévéa en Lodjukru. Interrogées, 120 personnes soit 100% des enquêtés estiment que cette activité est à risques, puisqu'elle provoque des accidents de travail, des maladies et réduit les espaces arables réservées aux cultures vivrières, ce qui constitue une porte ouverte à l'insécurité alimentaire.

Discussion

L'analyse des données montre que l'hévéaculture est une source de richesse chez les Odjukru. Les revenus mensuels de certains producteurs atteignent souvent trois millions (3000000) FCFA, surtout pendant la hausse du prix. Cette valeur économique est similaire à celle existant dans d'autres régions du pays comme Gagnoa. Ruf (18) montre qu'au-delà du prix et du revenu global, les populations se rendent également compte du potentiel de l'hévéa, quand ils s'aperçoivent de la régularité des revenus, quasiment mensuels, des premiers hévéaculteurs.

Parmi les planteurs enquêtés, 83 % ayant une parcelle d'hévéa en production soulignent cet avantage des revenus réguliers, parfois avec des formules très explicites: "Avec l'hévéa, tu es fonctionnaire. J'ai un salaire qui m'aide à régler les factures d'électricité. À tout moment, je peux résoudre mes problèmes. Nous, on gagne l'argent toute l'année. Les personnes qui n'ont pas d'hévéa en production, mais qui ont le cacao gagnent deux fois par an. Je ne plante plus que l'hévéa. Je n'ai plus le courage d'investir dans une culture, qui ne me rapporte l'argent que deux fois dans l'année. Pour un planteur de café ou de cacao, qui passe plusieurs mois sans ressources financières, la quasi mensualisation des revenus apportés par l'hévéa constitue presque une révolution". L'effet d'imitation croit donc aussi par la démonstration des revenus réguliers apportés par l'hévéa.

Autrefois, les populations Odjukru ont tiré leurs richesses de l'exploitation des palmiers traditionnels. Ainsi, la commercialisation de l'huile rouge leur a permis d'assurer la scolarisation de leurs enfants et de satisfaire différents besoins, dont ceux qui sont physiologiques (se nourrir, se vêtir, se loger, se soigner). Cette activité a perdu de son importance dans le Lodjukru, relayée par le café et le cacao, plus tard par le palmier sélectionné. Confrontées aux baisses drastiques des prix sur le marché mondial, ces cultures ont cédé leur place à l'hévéaculture. Les productions annuelles enregistrées par le CNRA¹⁵ et APROMAC¹⁶ sont expressives (120.000 tonnes en 2002; 170.000 tonnes en 2007; 230.000 tonnes en 2016). L'analyse montre une tendance évolutive. En effet, elles sont passées de 120.000 tonnes en 2002 à 230.000 tonnes en 2012, soit une augmentation de 110.000 tonnes en dix ans. Aussi, le prix au kilogramme a connu une hausse de 2008 à 2010, passant respectivement de trois cent soixante quinze (375) FCFA à mille (1.000) FCFA. Cette politique étatique vise à encourager les acteurs, afin qu'ils s'impliquent davantage dans la production hévéicole. De ce fait, elle constitue une stratégie de lutte contre le chômage et la pauvreté, car les populations sont devenues des "cancéreux économiques" selon Moustapha (16). Les politiques d'ajustements structurels des années 1990 dont la dévaluation du franc CFA, imposées par les institutions financières de Breton Woods n'ont pu sortir la Côte d'Ivoire du marasme économique et social. Elles ont plutôt occasionné la privatisation des sociétés d'Etat, des licenciements massifs et leur corollaire le chômage.

¹³Planteur à Dibrm.

¹⁴Planteur à Aklodj.

¹⁵Centre National de Recherche Agronomique.

¹⁶Association des Professionnels du Caoutchouc Naturel de la Côte d'Ivoire.

Pour la Banque Mondiale (3), entre 1985 et 2008, l'ampleur et l'intensité de la pauvreté s'étaient considérablement accentuées, avec une augmentation du taux de pauvreté de 10% à 49% environ. La promotion de l'hévéaculture, au travers de l'amélioration des prix, et partant celle des revenus des producteurs est une réponse à la paupérisation des populations vulnérables, voire faibles économiquement. Cette politique vise implicitement à freiner l'exode rural ou à encourager le retour à la terre. Mais en mai 2011, l'on constate la mévente du latex. Selon Kouakou (11), le prix du kilogramme de caoutchouc n'a cessé de chuter. Les producteurs crient misère. Pour la campagne agricole et commerciale 2016, l'hévéa ne pousse guère à l'optimisme. Le prix est fixé à deux cent quarante sept (247) FCFA (0,376 euros) le kilogramme contre mille (1.000) FCFA, il y a quatre ans. C'est un véritable coup de massue pour les paysans ivoiriens, qui ne savent où se donner de la tête. Les nombreuses promesses d'amélioration du revenu s'avèrent être un leurre. Tout se passe comme si la filière hévéa importe peu aux décideurs. Malgré cette perte considérable, les producteurs Djukru espèrent une amélioration du prix au kilogramme et s'investissent davantage dans le travail, ce qui est constaté chez les Bété de Gagnoa. Ruf (18) soutient à cet effet, que les hausses conjoncturelles des prix du cacao en 1998 et 2003 ont joué en faveur des investissements dans les plantations d'hévéa. Dans des villages comme Liliyo, où l'hévéa est désormais devenu la culture dominante, où chaque cour de maison possède sa pépinière, toute augmentation de revenus est partiellement réinvestie dans l'activité.

La morosité des prix n'a pas altéré la course effrénée vers l'«or blanc». Plutôt que se résigner, les producteurs s'investissent davantage dans l'activité, si bien que de nouvelles plantations sont créées. Cette obsession pour l'hévéaculture est justifiée par son importance économique. Elle se présente comme la seule culture d'exportation, qui procure dix mois de revenus substantiels sur l'année. Dea (7) soutient que, contrairement au cacao dont la production est liée à des périodes précises, l'hévéa, une fois entrée en production, permet d'avoir de l'argent chaque mois, comme les fonctionnaires. En effet, les nombreuses résidences cossues construites par des jeunes souvent à peine sortis de l'adolescence, montrent à quel point l'arbre à caoutchouc rapporte. L'ANADER¹⁷ atteste que le succès de l'hévéa est lié au côté pécuniaire, environ sept cent cinquante six (756) FCFA le kilogramme de caoutchouc naturel. C'est également la position de Brindoumi (5). L'auteur soutient que, dans les zones de couverture, la SAPH¹⁸ mène une certaine politique sociale

attractive, pour encourager davantage la population à cultiver l'hévéa. Il s'agit de l'assurance-maladie du planteur, étendue à tous les membres de sa famille, des prêts pour la replantation, la formation et la sensibilisation aux nouvelles techniques, les aides à la gestion, la mise à la disposition de matériel végétal à haut rendement et d'engrais.

À la dimension économique s'est ajoutée la valeur socioculturelle de l'activité. L'analyse susmentionnée montre que l'hévéaculture est source de richesse, parce qu'elle offre des opportunités financières aux producteurs. Les sommes d'argent que procure l'activité sont utilisées à des fins sociales.

Les revenus interviennent dans la satisfaction des besoins sociaux. Il s'agit de plusieurs constructions, qui font la fierté des villages, parce qu'elles ont donné une allure moderne aux cités. De ce fait, l'activité a permis à des producteurs de changer de position sociale. De simples citoyens, ils sont aujourd'hui considérés et bien traités. Pour toutes décisions concernant la vie de la cité, ils sont consultés et écoutés. Les revenus sont aussi destinés à l'alimentation, la scolarisation et l'habillement des enfants, le paiement des factures d'eau, d'électricité, les frais de santé des ménages.

En outre, les sommes d'argent issues de la vente du latex interviennent au niveau culturel. Comme nombre de régions, le Lodjukru est caractérisé par des institutions sociopolitiques qui assurent l'intégration, la socialisation de l'individu et la stabilité de la société. Les célébrations ont contraint les parents à constituer un capital vestimentaire. Ainsi des parures, des cannes, des chapeaux (or, argent), des pagens de renom (kita) sont utilisés par des proches parents pendant les cérémonies. En vue d'enrichir ce patrimoine, qui étale la capacité financière des membres des lignages, les Djukru s'impliquent davantage dans les activités agricoles, sources de richesse. Au travers des vêtements portés, héritages ou legs, les producteurs entrent en contact avec les morts, les disparus, les trépassés ou (ɔɲnes-agɲ-iy), ce qui suppose que dans la cosmogonie du peuple, les morts ne sont pas morts, comme l'atteste Birago (4). Malgré la fonction manifeste (importance socioéconomique) et la fonction latente (importance socio-culturelle), l'hévéaculture a occasionné différents problèmes. L'analyse permet de distinguer les accidents de travail, comme les blessures dont la cause est liée à l'utilisation de certains instruments de travail (machette, ciseaux). Ces enquêtes soutiennent: Nous nous occupons de nombreux cas. Il s'agit souvent de blessures profondes, ayant occasionné des saignements abondants. Des sutures sont pratiquées pour arrêter l'hémorragie.

¹⁷Agence National d'Appui au Développement Rural.

¹⁸Société Africaine de Plantations d'Hévéa.

¹⁹Planteurs à Dibrm.

C'est le lieu de tirer sur la sonnette d'alarme. Les outils comme la machette, causent de nombreux dégâts, il faut s'inquiéter de la situation¹⁹.

Si l'activité engendre des accidents de travail, elle a aussi provoqué des maladies. Parmi elles figurent les allergies, quatrième pathologie du monde, après le cancer, les affections cardiovasculaires et le sida. C'est un dérèglement du système immunitaire, correspondant à une perte de tolérance, en relation avec un allergène, soutient l'OMS (17). Aux pathologies s'ajoutent la conjonctivite, l'asthme, le rhume, occasionnés par le suc visqueux et laiteux extrait de l'arbre à caoutchouc commercial (le latex). Il contient des protéines, considérées comme des allergènes. En inhalant des particules de cette substance, une personne peut être exposée à des réactions de l'organisme, tels que l'écoulement nasal, les éternuements, les démangeaisons oculaires, une irritation de la gorge, la toux, une respiration sifflante, un essoufflement, une gêne respiratoire comme l'asthme, atteste le CCHST (6). Les douleurs articulaires (cervicalgie, lombalgie, dorsalgie) ne sont pas en marge. En effet, sur 120 personnes interrogées, 88 enquêtés soit 73% ont affirmé en être victimes. Les individus concernés sont tous des hommes, rencontrés sur les lieux de travail, ou à leurs domiciles pendant le repos. L'exposition de cette catégorie sociale aux douleurs articulaires trouve sa justification dans la nature de l'activité. Le travail hévéicole est harassant, parce qu'il nécessite une débauche d'énergie d'une part, et contraint les acteurs à des postures qui favorisent la maladie d'autre part. Celles-ci sont engendrées par les positions au travail, car la saignée basse nécessite une posture courbée, le torse légèrement incliné en avant. Celle qui est ascendante exige le relèvement de la tête, en arrière, pour mieux fixer l'objectif. Des heures durant, trois fois la semaine sur de grands espaces, cette position est maintenue dans l'activité. L'intensité et le temps de travail engendrent aussi les maladies articulaires, particulièrement l'arthrose²⁰. Loin d'être spécifique à l'hévéaculture, cette pathologie est commune aux activités professionnelles, puisqu'elle apparaît dans l'exploitation du manioc (*Manihot esculenta*). En effet, les producteurs sollicitent dans le travail les vertèbres lombaires, qui sont reliées les unes aux autres, verticalement par des ligaments vertébraux postérieurs et antérieurs, puis horizontalement par le disque cérébral, entouré de cartilages articulaires. Lorsque les vertèbres entrent en action, les mouvements de flexion en avant répétés entraînent la contraction des ligaments antérieurs, et le relâchement des ligaments postérieurs. La répétition des gestes provoque la fuite du disque de sa zone, vers les ligaments non sollicités.

Quittant sa cavité, le disque ne joue plus son rôle d'amortisseur de choc et d'orientation des mouvements. Il ne facilite plus les mouvements. De cette façon, les cartilages articulaires entrent directement en contact, ce qui est à éviter. En se frottant, ils provoquent des lésions au niveau des os, engendrant ainsi la cervicalgie, affirme Akmel (2). Si les hommes sont menacés par les maladies, l'environnement l'est également.

La végétation et le climat offrent des conditions favorables au travail de la terre, ce qui justifie l'exploitation des cultures de rentes et celle de vivriers. Des travaux enrichissants sont entrepris sur le secteur agricole dans la localité.

Selon Kangah (10), le terroir Odjukru est caractérisé par une pression agricole très forte qui pourrait à la longue conduire vers une saturation foncière. En effet, à la faveur de la diversification des cultures, cet espace abrite deux grands complexes agro-industriels autour du palmier (PALMCI²¹) et de l'hévéa (CCP²², ITCA²³). Il compte également des plantations villageoises et celles appartenant à une nouvelle catégorie d'agriculteurs non-résidents.

En effet, plusieurs salariés, habitant la capitale économique ont acquis des terres (par vente ou location) qu'ils exploitent à des fins agricoles. De plus, le terroir Odjukru est l'un des principaux pourvoyeurs en produits vivriers de la ville d'Abidjan, principalement le manioc servant à la fabrication de l'attiéké. Le Lodjukru, société lignagère à classes d'âge selon Memel (15), est une localité où d'intenses activités agricoles menacent gravement les formations forestières. Les premières études menées de 1975 à 1990 ont révélé une forte emprise humaine sur ce milieu. Que constate-t-on, vingt années après? La situation s'est aggravée, à cause de la pression humaine sur l'habitat. Des cultures extensives, des plantations villageoises et familiales sont perceptibles dans la région. Ainsi, d'Aklodj à Lokp en passant par Dibrm, des superficies d'hévéa et de palmier à huile pullulent dans les zones d'enquête. L'analyse spatio-temporelle de Kangah (10) a permis d'actualiser les données cartographiques sur l'occupation du sol de 1987 à 2016 en Lodjukru, et de comprendre le niveau de pression humaine et son évolution dans le temps. L'étude montre que le paysage Odjukru a atteint aujourd'hui un état de forte saturation foncière. Plus de 92% du terroir, hormis les lieux d'habitation sont occupés par les cultures et les plantations. Les formations forestières, autrefois réserves foncières n'existent pratiquement plus. Les données de l'étude présentent le degré de pression humaine sur l'environnement. Les surfaces occupées par les plantations de palmiers représentent 13% en 1987, 14% en 2000 et plus de 15% en 2016.

²⁰C'est une pathologie qui découle d'un déséquilibre et d'une dégradation entre le cartilage et l'os situé en dessous.

²¹Palm Côte d'Ivoire.

²²Compagnie des Caoutchoucs du Pakidié entre les villages de Kpas et Bobor.

²³Usine Ivoirienne de Transformation du Caoutchouc, près de Bobor.

Cette extension est à mettre au compte des plantations villageoises. Certes, au niveau des plantations industrielles, il y a eu quelques parcelles replantées, mais les superficies n'ont pas augmenté de 1987 à 2016. Par contre, les plantations villageoises ont connu une très nette évolution. De moins de 500 ha seulement en 1987, elles sont passées à plus de 2000 ha (près de 3%) en 2016, soit plus de 1500 ha supplémentaires. Cela représente un taux d'évolution globale de plus de 300% et un accroissement moyen annuel de plus de 4%. Cette évolution spatiale justifie selon l'auteur l'intérêt des populations pour cette culture.

À l'instar du palmier à huile, les plantations industrielles de l'hévéa ont connu globalement une faible extension. De 12% environ en 1987, le taux de couverture des plantations est passé à plus de 13% seulement en 2016. Mais les surfaces occupées par les plantations villageoises d'hévéa ont eu une très nette évolution. De moins de 300 ha en 1987, les surfaces couvertes par la culture de l'hévéa sont passées à plus de 500 ha en 2000, avant d'atteindre plus de 1.100 ha en 2016, soit un accroissement (plus de 800 ha), ce qui correspond à un taux d'évolution global de plus de 300%. Exceptées les plantations agro-industrielles dont les superficies cultivées n'ont pas sensiblement varié dans le temps, les plantations villageoises de palmier et d'hévéa ont connu une extension très remarquable entre 1987 et 2016. D'une superficie estimée à environ 700 ha en 1987, actuellement la localité compte près de 3200 ha de plantations villageoises de palmier et d'hévéa. En moins de trois décennies, les superficies des plantations villageoises ont quadruplé. Toutefois, elles demeurent encore très peu significatives, car elles occupent seulement 4% du terroir contrairement aux surfaces de cultures vivrières qui s'étendent sur plus de la moitié du terroir Djukru, soutient Kangah (10). L'auteur ne s'inquiète pas des conséquences liées à l'anthropisation de l'espace. En clair, la question de l'insécurité alimentaire est loin d'être une réalité, puisque les superficies réservées aux cultures vivrières ne sont pas considérablement affectées. Les champs et jachères ont connu une extension notable entre 1987 et 2016. En effet, occupant un peu plus de la moitié (53%) en 1987, le taux de couverture spatiale des champs et jachères est passé à près de 60 % en 2000, avant de dépasser 63% en 2016. Ces données recueillies au travers de la cartographie sont à relativiser. En effet, dans les zones d'étude, les terres arables, d'antan réservées aux cultures vivrières, plus particulièrement le manioc sont aujourd'hui en voie de disparition, à cause de la ruée vers l'«or blanc». Citadins et jeunes ruraux se rivalisent les terres, soutient Mel (14), ce qui a occasionné des conflits fonciers selon Mel et Akmel (13), qui sont légions dans les localités.

Sur le terrain, nous avons enregistré des plaintes

relatives à la pression anthropique sur le foncier. Avec l'effritement sensible des espaces des cultures vivrières, la production du manioc connaît une baisse considérable. La conséquence est la réduction des 20 m² de racines tubéreuses estimés à vingt mille (20.000) FCFA contre 15 m², vendus actuellement au même prix. En quête de tubercules, des femmes en provenance de Dibrm, village limitrophe, se rendent à Akloj pour se procurer du manioc. Aujourd'hui, la tendance est à l'inverse, car les ménagères de la localité se font aussi livrer les tubercules par les planteurs de Divo. Cette situation est bien préoccupante, puisqu'elle menace la sécurité alimentaire. Nous comprenons dès lors que l'année 2015 est essentiellement caractérisée par une faible production de l'attiéké, aliment essentiel des zones d'étude et partout en Lodjukru. Ces enquêtes confirment les risques alimentaires:

Il faut sincèrement s'inquiéter. La concurrence qui a lieu dans nos villages est alarmante, car les terres pour les cultures vivrières sont en perte de vitesse. Aujourd'hui, ce qui intéresse les gens, c'est comment s'enrichir davantage et être estimé par les autres. Ce qui importe, ce sont les parcelles à mettre en valeur pour les progénitures peu importe leur disparition. De ce fait, tous les moyens sont bons pour s'en approprier. Les conflits, les envoûtements, les meurtres sont autant de pratiques liées à l'acquisition des terres. Le comble, c'est que des hectares et des hectares sont défrichés au détriment du manioc, qui constitue la nourriture essentielle de la population. Ainsi tandis que le poids de la boule d'attiéké s'effrite, le prix reste constant ou connaît une hausse. L'année passée, nous avons évité le pire, la famine mais le danger dont nous sommes responsables nous guette toujours²⁴.

La menace sur le manioc due à la disparition progressive des terres, «avalées» par les cultures de rente, plus particulièrement l'hévéaculture est une réalité. En effet à Akloj, la forêt classée de PEBO, aujourd'hui déclassée n'existe que de nom. Elle est actuellement occupée par différentes catégories sociales, exploitant essentiellement de l'hévéa.

Les cultures de manioc ne sont étendues que sur de petits espaces. De ce fait, il est difficile de trouver des plantations familiales qui atteignent plus de cinq hectares contrairement à l'hévéa. Cette situation trouve sa justification dans la forte pression exercée par les cultures pérennes en Lodjukru, susceptible d'affecter négativement la sécurité alimentaire chez les populations. En 2001, le manioc a occupé dans les zones d'étude 76 hectares et 92 hectares pour l'hévéaculture. Les productions sont estimées respectivement à 2.280 tonnes de tubercules et 92 tonnes de latex. En 2016, les superficies du manioc ont connu une régression (40 hectares et 1.200 tonnes de racines tubéreuses), celles de l'hévéa ont

²⁴Planteurs à Akloj.

progressé (197 hectares et 197 tonnes de latex). L'étude de Gnaoré (9) rejoint les inquiétudes sus évoquées, relatives à l'impact de l'hévéa sur les cultures vivrières:

Environ deux tiers des terres arables de la région de Dabou sont utilisées pour faire pousser des hévéas et la tendance est à la hausse. Dans le sud de la Côte d'Ivoire, le manioc est largement utilisé pour préparer l'attiéké, une sorte de semoule qui accompagne la plupart des repas. Or, la fièvre du caoutchouc pourrait entraîner des pénuries de manioc dans un avenir rapproché. Si rien n'est fait pour encourager la culture du manioc, et si on considère la croissance démographique dans une ville comme Abidjan, on risque de connaître d'importantes pénuries d'ici 10 à 15 ans. Les premiers signes d'une pénurie de manioc avaient déjà commencé à apparaître. Il y a de moins en moins de manioc dans la région; sans cette denrée, que mangerons-nous? Les Adiokrou de Dabou confectionnent des boules d'attiéké pour les vendre, mais ils doivent désormais parcourir jusqu'à 150 kilomètres pour acheter du manioc, dont le prix a augmenté en conséquence. Une boule d'attiéké, qui coûtait deux cent cinquante (250) FCFA, il y a quelques années, se vend désormais entre trois (300) et quatre cent (400) FCFA. L'attiéké fait partie intégrante de la culture du peuple Adiokrou et notre région doit sa richesse au manioc. C'est toute une tradition qui est en péril. La ruée vers le caoutchouc pousse les agriculteurs à abandonner la culture du manioc () Des agriculteurs des environs d'Abidjan, la capitale commerciale de la Côte d'Ivoire, délaissent le manioc, l'aliment de base de nombreux Ivoiriens, au profit du caoutchouc naturel. Cette tendance pourrait compromettre l'autosuffisance alimentaire du pays, affirme Gnaoré (9).

La situation est similaire à celle rencontrée dans d'autres sociétés de Côte d'Ivoire. Cet enquête confirme:

Dans les cinq ans à venir, si rien n'est fait, il sera difficile de nourrir la population du département de Bettié, dans la région de l'Indénié-Djuablin. Les productions vivrières se raréfient. Même en période de production, l'abondance n'est plus la même qu'avant. Et tout coûte si cher. Le constat est amer. Les cultures vivrières cèdent de plus en plus le pas à l'hévéa. Certains paysans sont obligés d'aller chercher des parcelles ailleurs, pour y cultiver des plantes nourricières, qu'ils reviennent ensuite vendre dans le département. Toute la nourriture de Bettié vient du pays Akyé, au-delà du fleuve Comoé ou d'Apprompronou²⁵. Quelle leçon tirons-nous de cette étude?

La réflexion sur la relation entre l'hévéaculture et les

problèmes socio-environnementaux, dont le risque d'insécurité alimentaire s'inscrit dans l'approche ou le courant critique. Nous avons sus mentionné, que la politique de développement essentiellement basée sur le binôme café-cacao, a fragilisé l'économie de la Côte d'Ivoire. Ainsi, les fluctuations des prix sur le marché mondial a contraint les gouvernants à la diversification des cultures. La Banque Mondiale (3) parle d'embellie économique. L'enquête sur la mesure des niveaux de vie réalisée en 2015 a montré que l'incidence de la pauvreté a reculé d'environ 51% en 2011 et de 46% en Côte d'Ivoire. Il est également vrai que le pays est classé premier producteur de cacao sur le plan international. Cette politique qui consiste essentiellement à exporter les produits, fait de nous d'éternelles forces de travail, dont l'esprit de créativité ou d'invention est inhibé. Nos capacités semblent s'arrêter à la force physique (la production). Le développement peine à décoller, parce que nous ne sommes que de simples consommateurs. Sempiternels suiveurs, le passé de l'Europe devient notre présent. Les théories classiques, néo-classiques importées (calquées) sont introduites dans nos sociétés ayant leurs propres histoires. Il convient pour un décollage économique véritable d'inverser la tendance. La politique agricole doit mettre essentiellement l'accent sur les cultures vivrières, comme le riz que nous exportons d'ailleurs, alors que des bas-fonds inexploités sont encore disponibles dans différentes régions, dont ceux rencontrés en pays Odjukru. Cette stratégie peut réduire ou compenser les risques de mévente. Elle sera un frein à l'exploitation abusive et son corollaire la dégradation des terres, due à certaines cultures de rentes (hévéa, palmier à huile), et à l'utilisation des pesticides, qui menacent la sécurité alimentaire, particulièrement en Lodjukru.

Conclusion

Au terme de cette étude, il convient de retenir que les conditions de vie précaires ont contraint les populations Odjukru à la culture de l'hévéa. Face à la pauvreté, elles ont usé d'esprit de créativité en s'impliquant davantage dans cette activité, devenue une source de richesse et un moyen de satisfaction des besoins socioculturels. Au-delà de son importance, l'hévéaculture inquiète, parce qu'elle occasionne des risques sanitaires (accidents, maladies). L'activité a surtout engendré des problèmes environnementaux. Hormis la pression anthropique qui a considérablement réduit les superficies arables réservées aux cultures vivrières, l'hévéaculture menace la sécurité alimentaire dans la localité.

Bref, si donc l'exploitation hévéicole représente une

²⁵Présidente de la coopérative des vivriers de Bettié (Abengourou).

richesse et qu'elle affecte à la fois la santé des producteurs (maladie) et constitue un obstacle à la pérennisation du manioc (risque), la politique agricole essentiellement basée sur les cultures de rentes nécessite une étude critique. Une déconstruction de cette stratégie de développement, qui maintient le pays dans la dépendance s'impose. Elle permet de prévenir l'insécurité alimentaire.

Remerciements

Nous tenons à remercier très sincèrement, le Groupe de Recherche Interdisciplinaire en Ecologie du paysage et en Environnement, pour l'organisation du Colloque International des 10, 11 et 12 mai 2017, à l'Université Jean Lorougnon Guédé de Daloa (Côte d'Ivoire). Notre infinie gratitude va également à tous ceux dont l'aide a rendu possible la réalisation de cette étude.

Références bibliographiques

1. Abdoulaye S., 1974, La stratégie du développement de l'agriculture en Côte d'Ivoire, *Bull. Associ. Géogr. Français*, **51**, 87-103.
2. Akmel M.S., 2016, Enjeux socio-économiques et contraintes liés à l'hévéaculture en pays djukru dans la région de Dabou (Côte d'Ivoire), *Eur. Sci. J.*, **12**, 431-450.
3. Banque Mondiale, 2017, *Côte d'Ivoire : présentation*, Banque Mondiale. <http://banquemondiale.org/fr/Country/Cotedivoire/overview>, consulté le 20/01/17.
4. Birago D., 1960, *Leurres et lueurs*, Paris, *Présence Africaine*, 88 p.
5. Brindoumi A.K.J., 2015, Les facteurs du développement de l'hévéaculture en Côte d'Ivoire, *Eur. Sci. J.*, **11**, 202-219.
6. Centre Canadien d'Hygiène et de Sécurité au Travail, 2014, Fiches d'Informations Réponses, CCHST. <https://www.cchst.ca/oshanswers/>, consulté le 12/01/17.
7. Dea A., 2013, «Indénié-Djuablin: comment l'hévéaculture affame les populations», abidjan.net. <http://news.abidjan.net/h/479330.html>, consulté le 13/01/17.
8. FAO, 2005, *La déforestation se poursuit à un rythme alarmant, nouveaux chiffres sur les forêts mondiales*, FAO. <http://www.fao.org/Newsroom/fr/news/2005/1000127/index.html>, consulté le 22/01/17.
9. Gnaoré K.A., 2013, *Côte d'Ivoire : Le manioc remplacé par le caoutchouc près d'Abidjan*, AllAfrica. <http://fr.allafrica.com/stories/201302271137.html>, consulté le 20/01/17.
10. Kangah A., Kouadio E., Konan K.E., Alla D.A. & Ouattara M.A., 2009, Cartographie par télédétection et analyse de l'influence des activités agricoles dans le terroir villageois Odjoukrou à l'ouest d'Abidjan, Côte d'Ivoire, *Regardsuds*, **29**, 1-15.
11. Kouakou A., 2016, *Filière hévéa: le nouveau prix du kilogramme de caoutchouc assomme définitivement les paysans*, abidjan.net. <http://news.abidjan.net/h/578662.html>, consulté le 22/01/17.
12. Kramo G., 2016, *Le principale défi de la Côte d'Ivoire est d'assurer un emploi de qualité pour tous*, Le Monde Afrique. http://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/05/02/le-principal-defi-de-la-cote-d-ivoire-est-d-assurer-un-emploi-de-qualite-pour-tous_4912266, consulté le 23/01/17.
13. Mel M.R. & Akmel M.S., 2016, Enjeux socio-économiques et conflits fonciers liés à l'hévéaculture dans la région de Sikensi (Côte d'Ivoire), *Int. J. Multidiscip. Res. Dev.*, **3**, 36-41.
14. Mel M.R., 2013a, L'hévéaculture en pays lagunaire. Des conflits socio-fonciers aux vols de latex d'hévéa, *Humanité Gabonaise, Rev. Inter. Let. Sci. Hum. Soc.*, **4**, 7-238.
15. Memel F. H., 1980, *Le système politique de Lodjukru: une société lignagère à classes d'âge*, Paris, *Présence Africaine*, 479 p.
16. Moustapha D., 1999, *L'indicamétrie capacitaire*, Bouaké, CUMERFI, 22 p.
17. OMS., 2010, *L'allergie, 4ème maladie chronique mondiale*, Newsletter. <http://www.crossject-newsletter.com/fr/blog/focus/15-l-allergie-4eme-maladie-chronique-mondiale-selon-l-oms.html>, consulté le 18/12/2016.
18. Ruf F., 2012, L'adoption de l'hévéa en Côte d'Ivoire. Prix, mimétisme, changement écologique et social, *Econ. rurale*, **331**, 103-124.

M.S. Akmel, Ivoirien, PhD, Enseignant-chercheur, Université Alassane Ouattara, UFR-Communication, Milieu et Société, Département d'Anthropologie et de Sociologie, Bouaké, Côte d'Ivoire.